

leur eût appris, sans son intervention, que les délicatesses de leur langue sont ici comprises et appréciées? qui leur eût enfin, montré cette réunion vibrante et sympathique de personnes dont ils ont senti battre le cœur à l'unisson des leurs?

Soyons donc reconnaissants à la Société Saint-Jean-Baptiste : ce n'est que justice.

Et joignons à notre reconnaissance, on me permettra de le dire, une expression admirative d'étonnement.

En effet, depuis des années, la Société Saint-Jean-Baptiste ne figurait plus guère que dans les processions du 24 juin, et, le petit mouton, bêlant et gémissant, promené en triomphe, attirait l'attention autant qu'elle.

Aujourd'hui, je ne sais quel réveil s'est opéré, quel souffle puissant a passé.

On sent vraiment que de grandes choses se préparent dont un avenir prochain verra l'accomplissement.

Et nous devons nous réjouir, dans l'intérêt commun, de cette résurrection, et applaudir à ces efforts généreux. Applaudir, que dis-je? cela n'est pas suffisant, il faut les seconder.

A cette œuvre utile et patriotique, les femmes elles-mêmes peuvent contribuer pour une large part.

M. le président de la Société l'a si bien compris, qu'à l'heure où j'écris ces lignes, il a décidé de convoquer une assemblée, afin de lui assurer des aides dévouées en la dotant de dames patronesses.

C'est infuser dans ses veines un sang généreux et lui garantir une vitalité profitable et puissante.

Je félicite M. le président de son heureuse idée, et je suis sûre que pas une des appelées, mêmes celles à qui pourrait échoir quelque lourde fonction, ne se dérobera à la tâche.

Voilà une institution qui est nôtre et qu'il faut soutenir, agrandir et développer. Avec un peu de bonne volonté et de vaillance, on fait si beau et si grand. Le patriotisme trop souvent n'est qu'un vain mot ornant admirablement les discours, mais dont on ne pénètre pas assez le sens.

Ce n'est pas pour les femmes, je me plais à le croire, que cet appel sera vain. D'ailleurs, et il y a longtemps qu'elles en sont persuadées, c'est pour

elles un devoir et une mission de payer d'exemple et d'être les premières à prêcher la loi du Beau et du Bien au service de la patrie.

M. le président de la Société Saint-Jean-Baptiste attend beaucoup de leur initiative et de leur zèle.

Il ne sera pas désappointé.

FRANÇOISE.

Ces Amusements Mondains

Autrefois et aujourd'hui

Ç'ÉTAIT à Québec, peu de temps après la découverte des sources de pétrole de la Pensylvanie. Je m'en allais un matin au Palais de Justice en compagnie de mon ami Plamondon, depuis juge de la Cour Supérieure. Au moment où nous passions devant l'hôtel Saint-Louis, nous apercevons une douzaine d'Américains des deux sexes, qui montaient en voiture pour aller, suivant leur expression, *faire la ville*. Les hommes avaient des figures qui rappelaient assez bien le portrait de Don Quichotte : de longs visages maigres taillés à la *grande hache*, terminées par des barbiches ressemblant à celles que portent les chèvres, ce qui est, sans doute, l'origine du nom de *goatee*, que nos voisins donnent encore aujourd'hui à cet appendice barbu. Les femmes avaient des traits un peu plus arrondis, mais ne différant guère de ceux des hommes. Mâles et femelles portaient de longs pardessus en toile grise appelés *dusters*, et qui paraissaient avoir eu plus d'usage que de repassage. Les hommes avaient des bagues et des boutons de chemises en diamant. Les femmes portaient d'immenses boucles d'oreilles ornées de pierres précieuses, et avaient des bagues à tous les doigts des deux mains. Je crois même que, comme les femmes Hindous, elles s'en seraient mis aux doigts des pieds et au bas des jambes, si la mode leur eût permis de laisser voir cette partie de leurs personnes.

La vue de cette réunion ne pouvait manquer de nous frapper.

— Dites-moi donc, fis-je à Plamondon, d'où sortent ces types de caricature?

— Enrichis dans l'huile, mon cher, me répondit-il.

C'étaient, en effet, des gens qui, en quelques mois, avaient fait fortune avec le pétrole trouvé sur leurs terres, et qui voulaient, par cet étalage mal assorti de pierreries, nous montrer comme ils étaient riches.

Les choses ont bien changé depuis. Un grand nombre d'Américains se sont enrichis dans l'huile, dans le porc, dans le coton, dans le bois, dans le fer ou autrement. Les mœurs se sont affinées. Les fils de ceux que Plamondon et moi contemplions alors sont d'élégants gentlemen, qui ne songeraient pas à se moucher avec les doigts comme leurs braves parents. Les filles de celles que nous voyions fagotées d'une manière si ridicule, sont souvent de superbes créatures, habillées à la dernière mode de Paris, et qui ont des manières charmantes. Un certain nombre ont même réussi à décrocher des couronnes de baronnes, de vicomtes, de comtesses, de marquises, de duchesses, et même de princesses, et elles se tirent parfaitement d'affaire dans le monde où les millions de leurs papas les ont jetées.

Mais il est resté dans le caractère de ces Américains et Américaines un souvenir de l'enrichissement rapide et prodigieux de leurs parents : c'est le goût de dépenser beaucoup d'argent, et le désir de montrer qu'ils en ont plus encore. Allez au Waldorf-Astoria ou au Delmonico à New-York, et la plupart des femmes que vous voyez à la table sont littéralement chargées de diamants. Les États-Unis consomment probablement plus de pierres précieuses que toute l'Europe.

Si vous lisez les journaux américains, surtout les journaux jaunes, vous voyez constamment des récits d'extravagances faites par quelques-uns de ces nouveaux enrichis dont je parlais il y a un moment. On dirait qu'ils ne savent pas comment dépenser les millions qu'ils ont acquis si rapidement. Tantôt on vous donne le compte rendu d'un dîner dans lequel on a mis devant chacun des convives un menu consistant en une lourde planche d'argent massif; tantôt on vous raconte un bal qui a coûté \$100,000.